

45 minutes
De Christian Delhaye

Je suis prêt! Il est 10 heures.

J'attends devant ma porte dans l'entrée. Juliette regarde sa montre et mon bracelet.

« Tu n'oublieras pas les croquettes pour le chat et les essuie-tout ? »

« T'inquiètes, » je lui réponds.

Je suis, comme à chaque fois, un peu stressé à l'idée d'oublier quelque chose.

« Les croquettes pour Miki, j'en ai vraiment plus.... » ajoute Juliette.

Pour gagner du temps, j'ai appris la liste par cœur, mais quand même. On ne sait jamais.

Heureusement, dehors, il fait beau en cette journée de mai 2027.

Le bracelet que je porte au poignet, comme toute la population, se met à clignoter au vert.

Juliette me hurle dessus : « Go, go, go ».

Merde, j'ai pas pensé à ouvrir le verrou de la porte. Dans ma précipitation, je perds dans les 30 secondes. Juliette, très énervée, me colle la pression.

Ça y est ! J'ouvre la porte et je dévale quatre à quatre les 3 étages de notre appartement situé dans le sud de la ville.

J'enfile mes gants et ne mets mon masque que lorsque je suis dehors. Cet accessoire me colle à chaque fois de la buée dans mes lunettes et me brouille la vision.

J'ai 45 minutes pour faire les courses. 10 minutes pour aller au supermarché, une minute pour le sas de désinfection, 10 minutes pour le retour, cela me laisse 20 minutes pour les courses.

Normalement, c'est plus qu'assez.

Pour maîtriser les flux de la population dans les espaces communs, nous sommes tous équipés de bracelets électroniques ; vert: la voie est libre pour 45 minutes, orange: il vous reste 3 minutes et vous êtes déjà pénalisé, rouge: vous risquez vraiment gros !

Il faut dire que cette saloperie de virus mute d'année en année, si bien que les laboratoires peinent à trouver des solutions. Sitôt un vaccin trouvé, un autre Covid prend naissance. On en est au Covid 37.

D'un pas pressé, je me dirige vers le magasin en me récitant la liste qui va nous aider à tenir le coup une semaine de plus.

Il n'y a pratiquement personne dans les rues, une sorte de végétation sauvage a repris sa place par endroits. Quelques employés municipaux en tenue de protection étanche entretiennent la voie publique et ramassent les sacs poubelles scellés par des attaches spéciales.

Les choses ont bien changé en sept ans de confinement. On s'est habitué. Las, les chanteurs de balcons ont finalement abandonné leurs récitals. Mais il faut dire que j'en pouvais plus ! Ce n'était pas tous des Pavarotti ou des Callas. Surtout le voisin de droite, Paul. Tout le voisinage a fini par se plaindre et, enfin, un drone de la police est venu gentiment lui demander de fermer sa gueule. J'étais un peu triste pour lui, mais bon, chacun chez soi.

Devant la cabine de désinfection du supermarché, je passe le code-barre imprimé sur mon bracelet pour que la porte du sas s'ouvre. À l'intérieur, une projection de produit ressemblant furieusement à un désodorisant de WC m'asperge légèrement. Pour varier les plaisirs, la direction du magasin change le « goût » de temps en temps, et aujourd'hui, j'ai droit à lavande/citron vert.

Le magasin est quasiment désert comme à chaque fois, faut dire que tout est vraiment réglé. 10h11. Bon, ne perdons pas de temps, je me lance. Des conserves, des légumes sous vide (je me demande pourquoi !), un peu de viande sous vide également. La viande, c'est surtout pour moi. Juliette est persuadée que la viande est pour quelque chose dans ce qui nous arrive ! Un peu de vin et beaucoup d'eau, même si on nous dit que l'eau du robinet ne craint rien, faut se méfier. Du café, du thé, des biscottes et surtout les croquettes de Miki. Elle est amoureuse de son chat, Juliette, et pourtant lui seul ne risque rien dans cette pandémie. Il pourrait aller les chercher lui-même ses croquettes, ce con.

Retour à la caisse, merde, Madame Charlier, ma voisine du deuxième, entre à son tour. J'y coupe pas, elle me demande comment on va, et gnagnagna. J'ai du mal à la comprendre, elle s'est mis un foulard devant la bouche en plus de son masque.

Reste 16 minutes, je suis dans les temps, mais quand même. La caisse est automatique, cependant elle est surveillée par un vigile protégé par une combinaison en plastique transparent, et qui me regarde avec suspicion.

Je paye avec le même code-barre, hop ! Le sas à chiotte, hop ! La rue. Tant mieux, ces magasins sont super anxiogènes.

13 minutes. Il fait beau et je ralentis le pas, j'observe les oiseaux de plus en plus nombreux dans le ciel libéré de toute pollution. Distrain, je ne vois pas le type qui ramasse les sacs avec sa pince. Celle-ci accroche les boulettes à Miki que j'avais sous le bras, l'emballage se déchire sur toute la longueur et les croquettes s'éparpillent sur le sol. Le fonctionnaire m'interdit de les ramasser prétextant qu'elles pourraient être infectées et les aspire avec un gros tube genre aspirateur géant. J'entends avec effroi le tac-tac des boulettes cognant sur le plastique dur.

Je suis en panique. Juliette va me tuer.

J'ai encore 10 minutes. J'ai le temps. Je retourne ventre à terre au magasin, je passe le sas, je suis en sueur et le vigile me regarde, suspicieux. Pour lui, je pue le mec qui à 40° de fièvre. Je perds 3 minutes à lui expliquer les raisons de ma transpiration excessive.

J'attrape un nouveau sac et me rends à la caisse automatique. Devant moi, Madame Charlier. Elle ne s'en sort pas avec son bracelet portemonnaie/compteur, ouvreuse de porte. Le vigile vient l'aider calmement.

Je saute d'un pied sur l'autre !! Les vieux ont droit à 15 minutes de plus. Normal, mais quand même, j'ai une sale envie de lui filer un coup de pied dans les reins pour l'éjecter de la caisse. Le vigile devine mes pensées et me dévisage avec un regard lourd de sens.

Putain, le sas va prendre des heures. Elle a l'air d'aimer ça la vieille Charlier, elle tourne sur elle-même, en chantonnant et en levant les bras, comme si elle prenait une douche. Au secours, il me reste 6 minutes.

Enfin, c'est mon tour et je fonce. À mi-chemin, mon bracelet se met à clignoter à l'orange. Et merde, je ne vais pas y arriver, il va falloir feinter. J'entends déjà le son, type vibromasseur, d'un drone de la police haut dans le ciel. J'espère qu'il ne m'a pas repéré. Ces saloperies sont super au point. Si je me fais prendre, ce sera mon troisième avertissement. Le premier m'a coûté 300 euros, le suivant 2000. Le troisième, c'est la garde à vue avec enquête psychiatrique.

Le drone passe au-dessus de moi et reste en stationnement. C'est certain, il m'a repéré. Je ne suis qu'à 100 mètres de chez moi. Que faire ? Une idée, j'ouvre mon sac et j'arrache un morceau de papier aluminium d'un dérouleur que je viens d'acheter et que j'enroule autour de mon bracelet. Heureusement que ce produit était sur ma liste, et j'ai lu quelque part que cela brouillait le repérage GPS des drones. Reste la caméra intégrée qui captait tout en visuel. Tel un funambule, je bondis au-dessus des grilles du square de notre rue et après un roulé-boulé digne d'un soldat expérimenté, je me dissimule sous les buissons du carré destiné aux besoins des clébards du quartier. J'attends en priant. Le drone a l'air paumé. Madame Charlier passe devant moi en tirant son caddie. Elle a même le temps de distribuer des bouts de pain à des oiseaux avant de repartir à pas lents.

Je reste caché pendant encore 6 bonnes minutes ! Ça marche, lassé ou à court de batteries, le drone s'éloigne. Il va sûrement être immédiatement remplacé. C'est la procédure en cas de doute.

C'est le moment ou jamais. Je détale comme un fou et j'entre dans mon immeuble juste au moment où j'entends un nouveau bourdonnement aérien. Je m'étaie de tout mon long dans l'entrée et je claque la porte avec mon pied. Je suis en nage, les arbustes du petit parc m'ont griffé de partout, je me suis fait très mal au genou en tombant, j'ai déchiré mon pantalon et je pue la crotte.

Enfin, je glisse ma clé dans la porte. Apparemment, Juliette ne s'est pas aperçue de mon retard, et en tout cas, ne s'en est pas inquiétée.

Absorbée sur son poste de télétravail, elle me crie : « C'est toi Marc ? Tout s'est bien passé ? »

Je lui réponds : « Oui, oui, ça va ! », tout en découvrant un énorme bleu sur mon genou.

La voix de Juliette se fait à nouveau entendre : « Tu sais quoi chéri, Madame Charlier a sonné il y a quelques minutes et a laissé un paquet sur le palier. C'était un cadeau ! Des croquettes qu'elle venait d'acheter pour Miki. C'est gentil hein ? Elle est vraiment adorable cette dame ».

J'ai juste envie de pleurer.

(Dépôt SACD)